VI

UNE MAGICIENNE EN ITALIE : CIRCÉ DANS LE LIVRE XIV DES *MÉTAMORPHOSES*

par Mathilde Simon,
Maître de conférences à l'École normale supérieure

Résumé. — *Dans le livre XIV des* Métamorphoses, *qui constitue en partie une* ***réécriture de l'Énéide***, *le personnage de Circé, transformatrice par excellence, occupe une place bien plus grande que chez Virgile et ressortit à la* ***complexité de la figure homérique***, *en en développant les pouvoirs : mais chez Ovide, être de désir, amante déçue, la magicienne incarne une* ***sensualité violente*** *et maléfique. Alors que chez Virgile, par son union avec Picus, Circé s'inscrit dans la généalogie mythique des Latins, Ovide, s'appuyant sur un fonds légendaire que l'on retrouve dans la geste des Argonautes, souligne son* ***caractère étrange et menaçant*** *pour le territoire de l'Italie.*

Epitome. — *In quarto decimo libro* Metamorphoseon, *qui partim e* ***retractatione Vergilianae*** *Aeneidis constare uidetur, Circe illa, cui mutandarum omnium rerum facultas data est, multo maiores partes agit quam apud Vergilium, et* ***Homericam implicatamque Circen*** *reuocat, cuius potentia in hac a poeta amplificatur. Apud P. Ovidium autem Nasonem, cum cupidini indulgeat et amans decipi soleat, illa maga uim* ***libidinis maleficae*** *exprimit. Nam ut Vergilius Circen genti priscae Latinorum adscribit, quippe quae Pico conjunx detur, ita Ovidius, cum anticis fabulis ad Argonautas pertinentibus fruatur,* ***illam externam feramque agentem*** *describit* ***et minantem*** *finibus Italicis.*

Peu de personnages homériques ou, plus largement, mythologiques concentrent autant d'éléments capables de nourrir l'imaginaire et de se prêter à un traitement poétique que celui de Circé [1] : le récit du chant X de l'*Odyssée* [2], assez long pour constituer un épisode dans les pérégrinations d'Ulysse [3], et complété par les passages plus brefs aux chants XI et XII, met en valeur chez la fille du Soleil [4] non seulement le pouvoir de transformation des humains en bêtes, qui deviendra dans la tradition post-homérique [5] la première caractéristique du personnage, mais aussi son

1. Cf. la récente synthèse de M. Bettini et G. Franco, *Il mito di Circe : Immagini e raconti dalla Grecia a oggi*, Turin, Einaudi, 2010.

2. Cf. Hom., *Od.*, X, 135-574 ; XI, 7-8, 22, 51 ; XII, 1-135.

3. Cet épisode constitue même pour Lycophron, puis pour le scholiaste Tzétzès, la clé de voûte de l'*Odyssée* car il permet le voyage vers le monde des morts : cf. A. Hurst, « L'*Odyssée* de Lycophron », dans A. Hurst et F. Létoublon (éd.), *La mythologie et l'*Odyssée. *Hommage à Gabriel Germain*, Genève, Droz, Recherches et rencontres 17, 2002, p. 115-127, p. 122.

4. Cf. Hes., *Theog.*, v. 956 s.

5. Ce sera encore le cas à l'âge baroque : cf. J. Rousset, *La littérature de l'âge baroque en France : Circé et le paon*, Paris, 1960.

accointance avec la nature et avec le règne animal [6], sa relation privilégiée avec le monde infernal [7], et sa qualité d'amoureuse à la fois sensuelle, impérieuse, et, d'une certaine manière, généreuse, puisqu'elle rend aux compagnons d'Ulysse, finalement, leur forme humaine [8].

Ce très bref résumé tend seulement à indiquer la richesse des traits qui définissent la Circé homérique et permet de comprendre l'intérêt que pouvait immédiatement avoir un tel personnage pour Ovide, dans le projet des *Métamorphoses*. Circé, qui est agent de la métamorphose, n'est pas seulement dotée des pouvoirs surnaturels propres aux dieux [9], et qui se trouvent sans cesse invoqués dans le poème ; elle possède d'emblée l'épaisseur narrative et psychologique [10] d'un personnage de l'épopée hors-norme que constitue l'ouvrage d'Ovide [11] : ses élans de désir et de dépit déterminent et organisent la métamorphose [12]. Dans cette perspective, qui justifie la complaisance avec laquelle Ovide la met en scène dans le livre XIV, il nous faut examiner comment elle est à fois actrice de la narration et objet du récit.

L'autre dimension du personnage qu'il faut prendre en compte, et qui nous amène à comprendre la place qu'il occupe dans le poème d'Ovide, est son enracinement dans le paysage mythique de l'Italie, ou, plus précisément, de la côte tyrrhénienne [13] : Circé intervient dans le chant XIV des *Métamorphoses* au moment ou le poème aborde les motifs légendaires et historiques de l'Italie pré-romaine. Cette section de l'œuvre constitue ce que l'on a pu appeler l'*Énéide* des *Métamorphoses* [14], même s'il est impossible de considérer ces deux derniers chants comme une simple réécriture

6. Cf. sur ce point C. Franco, dans M. Bettini et G. Franco, *op. cit*., p. 135-144.

7. Dans sa *pompè*, elle indique à Ulysse qu'il doit se rendre aux Enfers : cf. *Od*., X, v. 504-540.

8. Elle a pitié des compagnons qu'elle a transformés : cf. *Od*., X, v. 399 ; même sentiment en XII, v. 21-27. Pour une représentation « positive » du rôle de Circé dans l'*Odyssée*, comme « femme idéale » pour Ulysse, cf. G. Karsai, « La magie dans l'*Odyssée* : Circé », dans A. Moreau et J.-C. Turpin (éd.), *La magie. Actes du colloque de Montpellier, 25-27 mars 1999*, vol. II, *la magie dans l'Antiquité grecque tardive. Les mythes*, Montpellier, 2000, p. 185-198, spéc. p. 197-198. G. Germain, *Genèse de l'*Odyssée, Paris, 1954, p. 249-252, retrace l'évolution du personnage dans l'épopée, d'abord magicienne perfide, puis fée aimante.

9. Ce point fait l'objet d'un traitement humoristique par Ovide, car Circé met en valeur ses pouvoirs alors qu'elle n'est qu'une divinité secondaire : cf. XIV, v. 12-13 (parodie du style de la prière), et le commentaire de J.-M. Frécaut, *L'esprit et l'humour chez Ovide*, Paris, 1972, p. 117.

10. Cf. l'inventaire de M. Bettini et G. Franco, *op. cit*., p. 271-272.

11. Cet aspect est bien mis en valeur par H. Vial, *La métamorphose dans les* Métamorphoses *d'Ovide : étude sur l'art de la variation*, Paris, 2010, p. 265-266.

12. Elle est même indirectement l'auteur d'actions épiques développées dans le récit, puisque c'est par haine de Circé que Scylla s'attaquera à Ulysse, ce qui est une originalité ovidienne (cf. XIV, v. 71).

13. Cf. les éléments rassemblés par K. Seeliger dans W. H. Roscher, *Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, vol. 2, col. 1193-1204, spéc. col. 1201-1202. La localisation de Circé au pays des Tyrrhéniens est indiquée par Hésiode dans la *Théogonie*, v. 1016, mais l'association de Circé avec cette région occidentale doit pouvoir être conciliée avec le lien qu'affirme l'*Odyssée* entre Circé et l'île d'Aia en Colchide (*Odyssée*, X, v. 135-139) : cf. A. Ballabriga, *les fictions d'Homère*, Paris, 1998, p. 147-153. La question de fond est celle de la datation de la géographie occidentale du périple d'Ulysse ; discussion équilibrée de la thèse d'A. Ballabriga dans M. Bettini et G. Franco, *op. cit*., p. 65-69.

14. Cf. le travail fondateur de M. Stitz, *Ovid and Vergils* Aeneis. *Interpretation Met. 13.623-14.608*, diss., Freiburg, 1962 ; J. D. Ellsworth, « Ovid's '*Aeneid*' reconsidered (*met*. 13.623—14.608) », *Vergilius*, 32, 1986, p. 27-32 ; S. Myers, *Ovid. Metamorphoses. Book XIV*, Cambridge, CUP, 2009, p. 11, spéc. n. 76, avec bibliographie précédente.

de l'épopée virgilienne [15]. Le traitement réservé à Circé témoigne précisément de la liberté avec laquelle Ovide reprend le matériau virgilien, puisque la magicienne occupe une place beaucoup plus importante dans les *Métamorphoses*, où sa présence marque fortement presque l'ensemble du livre XIV [16], que dans l'*Énéide*. Mais la Circé d'Ovide n'est pas seulement virgilienne, ou, peut-être, anti-virgilienne, ni seulement homérique ; elle s'inscrit dans une tradition littéraire et mythographique plus complexe qui donne son sens à la mise en valeur dont elle fait l'objet dans le poème, et qu'il nous faut tenter de cerner.

Nous nous attacherons donc d'abord à dégager la place privilégiée occupée par Circé dans le récit, en particulier dans le livre XIV, avant d'examiner la spécificité de la caractérisation ovidienne du personnage et enfin, plus largement, l'arrière-plan érudit auquel puise le poète et les implications idéologiques qu'il suscite.

Le personnage de Circé est présent de manière récurrente dans toute la première moitié du chant XIV des *Métamorphoses* : nous rappellerons qu'elle est, au début du chant, consultée par Glaucus qui demande son aide pour parvenir à fléchir Scylla qui a repoussé ses avances [17]. La magicienne éprouve alors une passion pour ce personnage, qui la repousse, et dont elle se venge en transformant Scylla en monstre marin. Après le récit du débarquement d'Énée sur les côtes du Latium, Circé réapparaît par le biais d'une *oratio obliqua* dans le récit que donne Macarée, l'un des compagnons d'Ulysse envoyé au Monte Circeo, de la transformation qu'il a subie de la part de la maîtresse des lieux et de sa délivrance par Ulysse lui-même [18] ; Macarée raconte également à Achéménide l'histoire de Picus, qu'il a apprise de la bouche d'une suivante de Circé [19] et qui met en scène la magicienne : celle-ci, après avoir rencontré le roi dans la campagne de Laurente, a été prise pour lui d'une passion violente et, essuyant un échec, l'a transformé en pic vert, avant de changer en bêtes diverses les compagnons du roi et en voix sans corps la femme du roi, la nymphe Canens [20].

L'intervention de Circé domine donc toute cette première partie du chant, évitant la dispersion thématique que l'on a pu dénoncer dans l'ouvrage [21], et sa récurrence structure l'ensemble de cette section [22] : la relation triangulaire Picus / Canens / Circé fait écho à la relation

15. Cf. les réflexions de S. Papoiannou, *Epic Succession and Dissension. Ovid*, Metamorphoses *13.623-14.582, and the Reinvention of the* Aeneid, Berlin-New York, De Gruyter, 2005, p. 1-5.

16. Elle intervient de manière centrale dans trois épisodes : sa poursuite de Glaucus associée au châtiment de Scylla, la métamorphose des compagnons d'Ulysse, sa passion pour Picus suivie de la punition de Canens.

17. Cf. Ov., *Met*., XIV, v. 8-71.

18. Cf. Ov., *Met*., XIV, v. 225-309.

19. Cf. Ov., *Met*., XIV, v. 310-441 ; F. Bömer, « Der Erzähler Ovid », *Gymnasium*, 107, 2000, p. 1-23, p. 8, souligne le caractère unique, dans la littérature antique, du rôle d'apprenties magiciennes dévolues ainsi, dans le récit de Macarée, à des nymphes et à des Néréides.

20. Cf. Ov., *Met*., XIV, 320-434.

21. Certains l'interprètent comme résultant de la volonté, de la part d'Ovide, de s'inscrire avec les *Métamorphoses* dans l'esthétique de l'œuvre-catalogue : cf. ainsi P. E. Knox, *Ovid's* Metamorphoses *and the Traditions of Augustan Poetry*, Cambridge, 1986, p. 2.

22. Cf. C. Segal, « Circean Temptations : Homer, Vergil, Ovid », *TAPhA*, 99, 1968, p. 419-442, p. 441.

Glaucus / Scylla / Circé [23] et encadre le récit, lui, plus fidèlement homérique, du séjour d'Ulysse et de ses compagnons chez la magicienne. Dans les histoires triangulaires, Circé constitue une figure maléfique, opposée à l'innocence de Scylla puis à celle de Canens.

Il est aussi remarquable qu'elle apparaisse à tous les niveaux de la narration : celui du récit lui-même, au début du chant, avec l'histoire de Glaucus et Scylla, puis dans un récit enchâssé, assumé par Macarée, et dans lequel se détachent des conseils directement adressés à Énée et mentionnant Circé, et, enfin, dans un second degré d'enchâssement, dans le récit que Macarée lui-même attribue à la suivante de Circé [24]. La magicienne s'insinue donc dans toutes les voix narratives que l'on peut dégager dans le texte, qu'il s'agisse de propos rapportés au discours direct [25] ou indirect, ainsi dans la prédiction faite aux compagnons d'Ulysse et rapportée par Macarée. Elle entre dans une construction narrative particulièrement complexe [26] que l'on pourrait rapprocher de celle de l'histoire d'Aréthuse au chant V [27], et qui fait de la magicienne à la fois un personnage qui organise la succession des histoires et qui en est l'objet.

Cette saturation et cette intrication des instances narratives sont l'effet de la double nature de Circé : magicienne aux dons redoutables, elle est aussi une amante passionnée [28], ce qui la met sur le même plan que la masse des héros ou héroïnes successifs, si l'on peut employer ce terme à propos des *Métamorphoses*, de l'ouvrage. C'est le désir, vecteur de l'action dramatique, qui la conduit à poursuivre l'objet de son ardeur [29], à tenter en vain de le séduire et à opérer, de dépit, la métamorphose dont elle est capable, sur l'être aimé (Picus) ou sur sa rivale en amour (Scylla et Canens).

Cette disposition du récit peut être analysée de deux manières opposées : l'attitude, désirante puis vengeresse, de Circé apparaît bien comme le moteur de l'ensemble de la première section du livre XIV, si l'on met de

23. Qui elle-même est à lire en miroir avec la relation triangulaire marquant la fin du livre XIII : Galatée / Polyphème / Acis. Cf. S. Myers, *op. cit.*, p. 5 ; S. Papoiannou, *op. cit.*, p. 115.

24. La manière dont est introduit ce discours enchâssé met en évidence son statut : cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 318-319 :*« accipe », ait, « Macareu, dominaeque potentia quae sit (/ hinc quoque disce meae ; tu dictis adice mentem ! »*(« Ecoute, ô Macarée, me dit la nymphe, et tu sauras par ce nouvel exemple combien est grande la puissance de ma maîtresse ; prête-moi une oreille attentive » [trad. G. Lafaye dans la C.U.F.]). Cf. l'analyse de cet enchâssement de « second niveau » par G. Tronchet, *La métamorphose à l'œuvre. Recherches sur la poétique d'Ovide dans les* Métamorphoses, Louvain-Paris, BEC, 13, 1998, p. 132-144.

25. Cf. par exemple, XIV, v. 28-36 ; cf. aussi, à trois reprises, des propos attribués à Circé dans l'histoire de Picus et Canens : v. 355-357 ; 372-376 (passage où elle se désigne à la troisième personne) ; 383-385 ; dans les trois cas, il s'agit d'imprécations et de menaces.

26. Cf. J. Andrae, *Vom Kosmos zum Chaos. Ovids* Metamorphosen *und Vergils* Aeneis, Trêves, 2003, p. 206, qui distingue même une dernière instance narrative avec Canens.

27. Ov., *Met.*, V, v. 572-642 : cf. G. P. Rosati, « Narrative techniques and narrative structures in the *Metamorphoses* », dans B. W. Boyd éd., *Brill's Companion to Ovid*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 2002, p. 271-304, p. 272.

28. Cf. *Met.*, XIV, v. 25-28 : *[At Circe] (neque enim flammis habet aptius ulla / talibus ingenium, seu causa est huius in ipsa, / seu Venus indicio facit hoc offensa paterno) / [talia verba refert]* (« Aucune femme n'eut jamais une âme plus prompte que celle de Circé à ressentir de pareilles ardeurs, soit que la cause en fût dans sa propre nature, soit qu'elle tînt cette disposition de Vénus, irritée par la révélation du Soleil, père de la magicienne »).

29. Cf. H. Vial, dans la publication en ligne d'une journée d'étude de Paris X, disponible à l'adresse suivante : http://claro.hypotheses.org/files/2011/06/Mét.XIV-PO-2011-Vial-La-fée-des-métamorphoses.pdf, p. 10.

côté le passage assez bref consacré aux Cercopes et à la Sibylle, liés toutefois géographiquement aux terres de Circé [30]. L. P. Wilkinson [31] remarque que la Circé d'Ovide règne seule sur son domaine, à la manière d'une matrone romaine, qui surveille le travail de ses servantes [32], mais elle est représentée placée sur un trône (*sublime* ou *sollemne*, selon les manuscrits [33]), qui rappelle sa condition royale et divine et qu'elle ne quitte pas pour accueillir les étrangers : Ovide se démarque ici d'Homère qui présentait un gynécée plus modeste [34], Circé entourée de quatre servantes — qui réapparaissent chez Ovide, mais sont doublées par des nymphes et des Néréides — et venant chercher les visiteurs sur le seuil [35]. En exaltant, pour une part, la majesté de la déesse, Ovide justifie le rôle central qu'elle occupe dans l'organisation des 440 premiers vers du chant XIV.

Mais une analyse différente est possible : Circé, présentée comme un être de désir, se trouve dans les trois récits successifs [36] repoussée par l'objet de sa flamme, et incarne de ce fait le type pathétique de l'amant éconduit, qui se venge par la violence et la destruction de l'être aimé d'un échec renouvelé [37]. C'est ce motif, dont on reconnaît l'origine élégiaque, qui fait l'unité de l'ensemble de cette partie du chant XIV, mais il faut noter que l'épisode central du séjour d'Ulysse et de ses compagnons [38] inverse le schéma que nous venons de présenter : Circé échoue à transformer Ulysse, la métamorphose des compagnons a lieu, mais elle est réversible — une rareté dans l'œuvre d'Ovide [39] —, et le désir amoureux est ici apaisé, ce que mentionne par deux fois le poète : les histoires triangulaires qui encadrent ce récit montrent en revanche le succès de la transformation des humains (homme aimé ou rivale) en éléments minéraux, et l'impossibilité de la relation amoureuse. Le traitement homérique de l'épisode est ici globalement respecté par Ovide, mais l'insertion du motif entre deux

30. Il est clair que Circé, dont la résidence est située au sud du Latium, étend son domaine d'intervention jusqu'à Rhégion : cf. XIV, v. 42 s., ce qui la conduit à passer par la terre des Cercopes et celle de la Sibylle.

31. Cf. L. P. Wilkinson, *Ovid recalled*, Cambridge, 1955, p. 136.

32. Cf. Met., XIV, v. 261-270 : *pulchro sedet illa recessu / sollemni solio pallamque induta nitentem / insuper aurato circumuelatur amictu. / Nereides nymphaeque simul, quae uellera motis / nulla trahunt digitis nec fila sequentia ducunt, / gramina disponunt sparsosque sine ordine flores / secernunt calathis uariasque coloribus herbas ; / ipsa, quod hae faciunt, opus exigit ; ipsa, quis usus / quoue sit in folio, quae sit concordia mixtis, / nouit et aduertens pensas examinat herbas.* (« Elle est assise au fond d'un appartement magnifique, sur un trône pompeux, elle porte une robe éblouissante, sur laquelle est jeté un manteau enrichi d'or. Autour d'elle sont des Néréides et des nymphes qui, au lieu d'étirer la laine entre leurs doigts actifs et façonner les fils obéissants, trient des plantes, répartissent dans des corbeilles des fleurs éparpillées sans ordre et des herbes de couleurs différentes. Elle-même, Circé, surveille leur travail ; seule elle connaît l'usage de chaque feuille et les vertus qu'elles se communiquent par leur mélange ; elle pèse et elle examine attentivement toutes ces plantes » [trad. G. Lafaye].

33. v. 262 ; cf. le choix de *sublimi* jugé défendable par E. J. Kenney, « Notes on Ovid, II », *CQ* 9, 1959, p. 240-260, p. 243.

34. Cf. Hom., *Od.*, X, v. 210-223.

35. Cf. les remarques de G. Lafaye, *Les* Métamorphoses *d'Ovide et leurs modèles grecs*, Paris, Les Belles Lettres, 1924, p. 128-129.

36. Cf. *Met.*, XIV, v. 40-42 ; 294-296 ; 377-379 et 382.

37. Cf. C. Segal, *cit.*, p. 437. Cf. aussi M. Bettini et C. Franco, *op. cit.*, p. 271-272.

38. Cf. XIV, v. 245-307.

39. L'autre exemple est l'histoire d'Io : cf. H. Vial, *op. cit.*, p. 117-118 : la réversibilité est dans les deux cas liée au changement de disposition d'esprit des auteurs de la métamorphose, « sous l'effet d'une intervention masculine d'ordre érotique ».

récits qui proposent un rapport opposé entre amour et métamorphose modifie évidemment sa signification pour le lecteur. C'est la violence maléfique du personnage, son incapacité à obtenir satisfaction en amour qui sont mis en valeur plutôt que sa séduction et sa féminité. Il nous faut examiner maintenant dans quelle mesure Ovide infléchit les caractéristiques du personnage et dans quelle perspective il procède à ces altérations.

Il est bien clair que les *Métamorphoses* renvoient d'abord le lecteur à l'œuvre virgilienne [40], vis-à-vis de laquelle elles sont dans une rapport d'*aemulatio* assumé de manière souvent subtile et virtuose, en particulier, dans cette dernière section de l'œuvre, appelée « l'*Énéide* » des *Métamorphoses*. Dans les livres XII à XIV, Ovide opère en même temps une *retractatio* de l'*Odyssée* qui était déjà le fait de Virgile, mais qui est justifiée aussi par son projet, énoncé dans le prologue du poème, de traiter l'histoire des métamorphoses depuis l'origine du monde et de manière universelle [41], ce qui ne renvoie pas seulement à la geste d'Énée mais aussi à celle d'Ulysse ; le poète joue sans cesse de ce double ancrage, et même de leur intrication, à partir desquels il bâtit un récit original [42]. Dans notre passage, les références à l'une et l'autre épopée peuvent être mêlées puisque le récit du séjour des compagnons chez Circé comme celui des amours contrariées de Picus et Canens sont mis dans la bouche de Macarée, compagnon d'Ulysse, dont l'apparition dans le récit constitue une innovation d'Ovide, et qui s'adresse à Achéménide, figure virgilienne de compagnon d'Ulysse recueilli par Énée [43].

À propos de Circé, un simple examen des textes permet toutefois de repérer grossièrement les choix d'Ovide vis-à-vis de ces deux matériaux, et l'importance du modèle homérique. À Virgile, Ovide reprend la localisation du domaine de Circé [44] ; il emprunte aussi le personnage de Picus, absent de l'*Odyssée*, mais aussi la manière dont est proposé portrait de la magicienne : à la suite de Virgile, Ovide évince la beauté des boucles de Circé comme le caractère divin de ses paroles [45] ainsi que ses qualités domestiques [46], et la réduit à un être mû uniquement par une sensualité violente [47]. Cet aspect contraste avec l'ambiguïté de la Circé homérique, sensible, par exemple, au destin d'Ulysse [48], tandis que chez Alcman elle

40. cf. J. B. Solodow, *The World of Ovid's* Metamorphoses, Chapel Hill-Londres, 1988, p. 111 ; plus largement, J. Andrae, *op. cit.*, p. 11-34.

41. Cf. Ov., *Met.*, I, v. 1-4 ; la fin de la guerre de Troie, début des événements historiques, est mentionnée en XIII, 623 ; cf. sur ce point S. Myers, *op. cit.*, p. 2, n. 9, avec bibliographie précédente.

42. Ce point fait l'objet d'analyses très minutieuses chez G. Baldo, *Dall'*Eneide *alle* Metamorfosi. *Il codice epico di Ovidio*, Padoue, Dipartimento di scienze dell'Antichità. Università di Padova, Studi Testi Documenti 7, 1995 ; pour les passages où intervient Circé, cf. p. 137-141.

43. Verg., *Aen.*, III, v. 616-618 et Ov., *Met.*, XIV, v. 161. Cf. J. Andrae, *op. cit.*, p. 203-204, sur l'opposition des deux personnages de Macarée et d'Achéménide, en particulier à travers les jeux étymologiques mis en place par Ovide, Achéménide renvoyant à ἀχ, racine des termes évoquant la souffrance et le chagrin, et Macarée à μακάριος, bienheureux.

44. Cf. Virg., *Aen.*, VII, v. 10-12.

45. Cf. Hom., *Od.*, X, v. 136, 220, 310.

46. Cf. Hom., *Od.*, X, v. 222-223.

47. Cf. C. Segal, art. cit., p. 430, 437.

48. Cf. C. Segal, art. cit., p. 421-427.

protège le roi d'Ithaque du chant des Sirènes [49]. Mais la caractérisation de la magicienne et de son palais doit beaucoup à Homère, dans les détails comme dans la ligne générale : l'épisode des compagnons d'Ulysse constitue une réécriture condensée du célèbre passage homérique (l'épisode du bain [50] est ainsi supprimé, et le rôle d'Hermès [51] considérablement réduit), et en même temps renouvelée, puisque le récit de la métamorphose est fait de l'intérieur, par Macarée, qui a subi la transformation en porc et le retour à une forme humaine. Ovide présente, à l'instar d'Homère, Circé comme une *potnia théron* [52], dont le bestiaire comprend certes comme chez Virgile des ours absents chez Homère [53], mais sans que ceux-ci soient, comme c'est le cas chez Virgile, le fruit explicite de la transformation des hommes [54]. Circé apparaît bien aussi, chez Ovide comme chez Homère, comme une amante qui s'offre à celui qu'elle désire [55] et qui essuie un refus final : l'histoire de Circé et Picus, quoique virgilienne ou nouvelle dans son personnel [56], est modelée sur la relation homérique de Circé et Ulysse, que, précisément, Virgile récuse puisqu'Énée, lui, passe au large du domaine de l'enchanteresse [57].

Une telle comparaison, que nous pourrions poursuivre, permet de cerner le premier sens donné à la figure de Circé dans les *Métamorphoses*. Alors que Virgile n'évoque que comme un passage obligé dans la geste d'Énée les terres de Circé, dont les charmes sont évités par le héros troyen, Ovide développe à l'envi le portrait d'une divinité dont la personnalité est marquée par deux aspects [58] : le tempérament exclusivement sensuel, aspect assumé par Didon dans l'*Énéide* et auquel Ovide associe la parenté de Circé avec le Soleil [59], et les capacités magi-

49. Cf. Alcm., fr. 80 Diehl= fr. 80 Page

50. Cf. *Od.*, X, v. 358-365.

51. Cf. *Od.*, X, v. 277-308.

52. Ovide, *Met.*, XIV, v. 255-257 : *mille lupi mixtaeque lupis ursaeque leaeque / occursu fecere metum, sed nulla timenda / nullaque erat nostro factura in corpore uulnus.* (« Arrivés là, à peine arrêtés au seuil du palais, nous apercevons mille loups, et, mêlés aux loups, des ours et des lions, dont la rencontre nous remplit d'épouvante ; mais aucun de ces animaux n'était à craindre, aucun ne s'apprêtait à nous faire la moindre blessure »). Cf. C. Segal, art. cit., p. 429. Sur le motif de la *potnia theron* et la caractérisation comme telle de Circé, cf. N. Marinatos, *The Goddess and the Warrior. The Naked Goddess and Mistress of Animals in Early Greek Religion*, Londres-New York, Routledge, 2000, p. 32-44.

53. Les animaux mentionnés par Virgile et Ovide ont fait l'objet de nombreuses discussions, en particulier les *ursae* (Verg., *Aen.*, VII, 17, Ov., *Met.*, XIV, 255). G. Lafaye, *op. cit.*, p. 128, n. 4, suppose que les poètes latins les ont prises dans les *Origines* de Caton ou chez Varron (cf. *HRF* fr. 17 Peter) ; récemment, C. Franco, « Circe e le belve spettacolari : nota a Virgilio, *Eneide*, VII, 8-24 », *AOFL*, 2008, 3 (2), p. 54-73, a développé l'hypothèse selon laquelle la présence de ces animaux dans les spectacles de cirque contemporains explique le choix des poètes augustéens.

54. Cf. ci-dessus n. 52 pour le texte d'Ovide, et Verg., *Aen.*, VII, 19-20.

55. Cf. Hom., *Od.*, X, v. 333-335.

56. Cf. S. Myers, op. cit., p. 111-112, S. Papoiannou, *op. cit.*, p. 113-139, avec d'autres modèles virgiliens invoqués pour le rôle de Circé dans cette histoire, en particulier Didon.

57. Virgile, *Énéide*, VII, v. 10-24 :*proxima Circaeae raduntur litora terrae / (...) Quae ne monstra pii paterentur talia Troes / delati in portus neu litora dira subirent, / Neptunus uentis impleuit uela secundis, / atque fugam dedit et praeter uada feruida uexit* (« Ils rasent de tout près la rive de Circé. (...) De peur que les pieux Troyens n'eussent à pâtir de ces monstrueuses entreprises s'ils étaient entraînés vers le havre, pour qu'ils n'aillent toucher à ces rives sinistres, Neptune emplit leurs voiles de vents favorables, leur donna de s'enfuir, leur fit franchir ces fonds bouillonnants »[trad. J. Perret dans la CUF]).

58. Cf. C. Segal, art. cit., p. 437-441.

59. Cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 33, 375-376.

ques [60], qu'Ovide décrit dans chacun des épisodes de manière détaillée, en particulier dans l'histoire des compagnons d'Ulysse, où le palais de Circé est décrit comme un laboratoire de *pharmaka* [61], qui remplace l'atelier de tissage évoqué par Homère et qui rapprochait Circé de Pénélope [62]. Ces deux traits, loin d'être hétérogènes, renvoient à l'un des motifs de prédilection de l'élégie, que l'on dégage clairement dans la poésie hellénistique [63] — par exemple la deuxième *Idylle* de Théocrite [64], considérée comme une ἀγωγή magique —, et qui est développé à plusieurs reprises par Ovide dans son œuvre amoureuse [65] : la magie est une arme souvent utilisée par les amants, de manière directe ou par le recours aux services d'une *maga* [66]. Plus largement, il faut rappeler que les allusions aux pratiques magiques participent de l'esthétique de l'élégie. En revanche, ces évocations sont curieusement peu fréquentes dans les *Métamorphoses*, où le pouvoir de transformation des personnages relève de facultés divines exemptes de recours à la magie, traitée dans un « esprit de scepticisme rationaliste » [67]. Circé, avec Médée, que laquelle nous allons revenir, et, dans une moindre mesure, la furie Tisiphone au livre IV, constituent des exceptions, le cas de Circé étant le plus largement développé.

Ovide consacre d'ailleurs un assez long passage des *Remèdes à l'amour* [68] aux tentatives de Circé pour retenir Ulysse, qu'il s'agisse d'*herbae*, présentées de manière récurrente dans les *Métamorphoses* [69], ou de paroles persuasives qui peuvent être ici assimilées aux *carmina* utilisés dans la magie [70]. Dans ce texte didactique, le poète insiste sur l'échec de ces méthodes utilisées pour retenir un amant comme pour se libérer de l'amour, développant le thème de l'incompatibilité du sentiment et de la contrainte, ce qu'il reprend dans les *Métamorphoses* non seulement à propos d'Ulysse, mais aussi de Glaucus et de Picus : Circé ne parvient pas à retenir l'*animus* de l'être aimé et a ensuite recours à ses dons de métamor-

60. Cf. sur ce point C. Segal, « Black and white magic in Ovid's *Metamorphoses* : passion, love and art », *Arion* 9-3, 2002, p. 1-34.

61. Cf. Ov., *Met*., XIV, v. 264-270 cités *supra*. Cf. C. Segal, « *Tantum medicamina possunt*. La magie dans les *Métamorphoses* d'Ovide », dans A. Moreau et J.-C. Turpin (éd.), *La magie. Actes du colloque international de Montpellier, 25-27 mars 1999*, Montpellier, 2000, III, p. 45-69, p. 64.

62. Cette évocation ne doit pas faire oublier les *pharmaka* dangereux de Circé (cf. *Od*., X, v. 287-306 et 316-335) et les contre-*pharmaka* fournis par Hermès.

63. Cf. la recension toujours utile de R. Reitzenstein, *Hellenistische Wundererzählungen*, Leipzig, 1906, spéc. p. 156-162.

64. Cf. M. Fantuzzi et R. Hunter, *Muse e modelli. La poesia ellenistica da Alessandro magno ad Augusto*, Bari, Laterza, 2002, p. 203-206.

65. Cf. A. M. Tupet, « Ovide et la magie », dans N. Barbu, E. Dobroiu et M. Nasta (éd.), *Ovidianum. Acta conventus omnium gentium Ovidianis studiis fovendis*, Bucarest, 1976, p. 575-584.

66. Cf. A. M. Tupet, *La magie dans la poésie latine*, Lille, 1976, p. 330-336.

67. Cf. C. Segal, art. cit., 2000, p. 47.

68. Ov., *Rem*., v. 263-270 : *Quid tibi profuerunt, Circe, Perseides herbae, / Cum sua Neritias abstulit aura rates ? / (...) Vertere tu poteras homines in mille figuras ; / Non poteras animi uertere iura tui*. (« Quelle utilité ont offerte pour toi, Circé, les herbes que Perseis t'avait fait connaître, lorsque le vent favorable emmena les vaisseaux de Néritos ? (...) Changer les hommes en mille formes, tu le pouvais ; tu ne pouvais changer les lois qui régnaient sur ton âme [trad. H. Bornecque dans la C.U.F.]) ; cf. aussi *Ars*, II, 103-106.

69. Cf., à propos de Circé, A. M. Tupet, *La magie*, *op. cit*., p. 396-399.

70. Cf., pour leur emploi par Circé, A. M. Tupet, *op. cit*., p. 399-401. Sur l'emploi conjoint des *herbae* et du *cantus* par Circé, cf. aussi Tib., III, 7, 61-63.

phose pour se venger de ces refus [71]. La présentation de Circé comme d'une magicienne qui entraîne par ses philtres la passivité de l'amant se retrouve chez Tibulle et dans les *Épîtres* d'Horace [72].

À propos, plus précisément, du chant XIV, on peut remarquer, dans la présentation parfois complaisante de la part d'Ovide des procédés magiques, une évolution très nette : si les histoires de Glaucus et Scylla et celle des Compagnons voient les pratiques magiques aboutir à la métamorphose des individus, l'aventure de Picus met en jeu un arsenal magique d'une autre envergure [73], et pour ainsi dire cosmique : il s'agit d'invocations adressées aux divinités chtoniennes, qui entraînent une modification des éléments, puis une altération de la nature : terre, minéraux, végétaux, faune [74]. Or, la transformation de Picus en statue, qui donne une forme d'éternité au personnage, constitue l'expression la plus aboutie des compétences magiques. Cette dernière séquence manifeste avec force un aspect fondamental du personnage de Circé, le lien qu'elle entretient avec cette terre qui porte son nom, et, plus largement, avec l'espace dans lequel elle évolue. Évoluer est bien le mot qui convient, puisque, à la différence de la Circé homérique ou virgilienne, la Circé d'Ovide ne reste pas dans sa demeure, qui constituait seule, chez ses prédécesseurs, un lieu menaçant ; elle se déplace, elle parcourt la forêt de Laurente [75] et même les eaux, en marchant sur les flots [76].

La récurrence du lexique végétal, en particulier des *herbae*, qui interviennent dans les trois métamorphoses principales, celles de Glaucus, Scylla et Picus, suffit à indiquer le rapport particulier de Circé à une nature dont elle tire son pouvoir et qu'elle peut modifier, et son association avec un certain type de paysage. Sa première présentation dans le chant XIV l'associe d'ailleurs aux *herbiferi colles* sur lesquels elle règne [77]. Comme

71. Cf. pour Ulysse, Ov., *Met*., XIV, v. 301 ; pour Picus, v. 365-370.

72. Cf. Tib., II, 4, v. 55-56 ; Hor., *Epist*., I, 2, v. 24-26.

73. Cf. C. Segal, art. cit., 2000, p. 65.

74. Ov., *Met*., XIV, v. 403-411 : *illa nocens spargit uirus sucosque ueneni / et Noctem Noctisque deos Erebumque Chaosque / conuocat et longis Hecaten ululatibus orat / Exsiluere loco (dictu mirabile) siluae, / ingemuitque solum, uicinaque palluit arbor, / sparsaque sanguineis maduerunt pabula guttis, / et lapides uisi mugitus edere raucos / et latrare canes et humus serpentibus atris / squalere et tenues animae uolitare silentum* (« Alors elle répand autour d'elle des substances pestilentielles et des sucs vénéneux ; elle invoque la Nuit, les dieux de la Nuit, l'Érèbe, le Chaos et elle adresse des prières à Hécate, avec de longs hurlements. Les forêts (ô merveille !) bondissent hors de leur emplacement, la terre gémit, les arbres du voisinage pâlissent, l'herbe est trempée de gouttes de sang ; les rochers poussent de rauques gémissements ; les chiens aboient ; le sol est souillé de serpents hideux et dans les airs voltigent les âmes subtiles des morts silencieux »).

75. Ov., *Met*., XIV, v. 346-348 : *Venerat in silvas et filia Solis easdem, / utque nouas legeret fecundis collibus herbas, / nomine dicta suo Circaea reliquerat arua* (« La fille du Soleil s'était rendue aussi dans la même forêt et, afin de cueillir de nouvelles plantes sur ces collines fertiles, elle avait quitté les champs que l'on appelle de son nom Circéens »).

76. Ovide, *Met*., XIV, v. 45-48 : *caerulaque induitur uelamina perque ferarum / agmen adulantum media procedit ab aula / oppositumque petens contra Zancleia saxa / Region ingreditur feruentes aestibus undas...* (« Après s'être enveloppée de ses voiles d'azur, elle passe au milieu de la troupe des bêtes qui la flattent, elle sort de son palais et, se dirigeant vers Rhégion, en face des rochers de Zanclé, elle se met en route sur les vagues bouillonnantes »).

77. Ovide, *Met*., XIV, v. 8-10 : *Inde manu magna Tyrrhena per aequora uectus / herbiferos adiit colles atque atria Glaucus / Sole satae Circes, uariarum plena ferarum* (« De là, après avoir parcouru les flots de la mer Tyrrhénienne, fendus de sa main puissante, Glaucus aborde aux collines herbeuses de Circé, fille du Soleil et à son atrium rempli de bêtes sauvages aux formes trompeuses »).

C. Segal l'a remarqué [78], l'ambivalence du terme *herbae*, qui peut nous renvoyer à la magie comme à une caractérisation de *locus amoenus*, est exploitée par le poète, puisqu'il l'utilise dans l'évocation domestique du palais splendide de Circé, mais aussi dans la description de la forêt profonde, déjà présente chez Homère [79], mais dans laquelle, chez Ovide, elle va collecter la matière de ses *pharmaka* et qui va se révéler mortifère pour Picus venu y chasser [80].

Mais, comme nous l'avons dit, Circé n'est pas seulement en relation avec le monde sylvestre, puisqu'au moment où elle apparaît dans les *Métamorphoses*, à l'extrême fin du chant XIII, c'est l'univers marin qui constitue le décor et même fournit les acteurs de l'action. Glaucus, pêcheur béotien devenu dieu marin, parti de l'Eubée, passe le détroit de Messine et aborde aux terres de Circé, au promontoire du Circeo [81] : la vengeance de la magicienne sur Scylla nécessite une navigation dans la zone périlleuse comprise entre Zancle et Rhégion. Ovide met en valeur ici encore l'ambiguïté des éléments du paysage : comme dans la légende de Thétis au livre XI, ou celle de Cénis-Cénée au livre XII [82], le *recessus* dans lequel Scylla se protégeait des tempêtes (*aestus*) autant que des attaques du Soleil — père de Circé, précisément —, et qui avait déjà été menacé par l'irruption de Glaucus au chant XIII, est infecté par les sucs qu'a utilisés la magicienne. Ce refuge devient un antre où Scylla se trouve prise au piège et assiste impuissante à sa propre métamorphose [83], dans une description où l'on retrouve les traits topiques de l'esthétique de la grotte [84] ; le poète reprend ici, sous la forme de l'empoisonnement, le thème de la souillure infligée à l'innocence, présent dans plusieurs récits de métamorphose [85].

L'association de Circé, personnage en mouvement, avec le monde marin puis avec celui des forêts nous indique qu'elle est un personnage liminaire, de transition, qui marque le passage d'Énée en Italie et l'achèvement de la dimension odysséenne de son périple. Cette double insertion,

78. Cf. C. Segal, *Landscape in Ovid's* Metamorphoses. *A Study in the Transformations of a Literary Symbol*, Hermes Einzelschriften 23, 1969, p. 67.

79. Cf. Hom., *Od.*, X, v. 308.

80. Cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 358-361 : *Dixit et effigiem nullo cum corpore falsi / fingit apri praeterque oculos transcurrere régis / iussit et in densum trabibus nemus ire uideri, /plurima qua silua est et equo loca peruia non sunt* (« Elle dit et elle fait apparaître un fantôme de sanglier, ombre vaine et sans corps, qui, par son ordre, s'en va passer devant les yeux du roi et semble s'enfoncer dans l'épaisseur du bois, là où les troncs des arbres plus serrés ne permettent point à un cheval de se frayer un chemin »).

81. Cf. Ov., *Met.*, XIII, v. 905 s.

82. Cf. pour Thétis, XI, v. 229-230 : pour Cénée, XII, v. 510-520.

83. Cf. les remarques de H. Vial, *op. cit.*, p. 235.

84. Ov., *Met.*, XIV, v. 51-58 : *Paruus erat gurges, curuos sinuatus in arcus, / grata quies Scyllae : quo se referebat ab aestu / et maris et caeli, medio cum plurimus orbe / sol erat et minimas a uertice fecerat umbras* (« Il y avait une anse étroite, aux contours sinueux, où Scylla aimait à se reposer ; elle trouvait dans cette retraite un abri contre l'agitation de la mer et contre les feux du ciel, lorsque le Soleil, au milieu de sa course, était le plus brûlant, lorsque des hauteurs du zénith il avait réduit les ombres à leur plus petite part. La déesse infecte à l'avance cet asile, elle le souille de ses poisons monstrueux »). Utile est la comparaison de la description ovidienne avec celle que propose la Ciris chez F. Bömer, *P. Ovidius Naso.* Metamorphosen, libri XIV-XV, Heidelberg, 1986, p. 23-24 ; cf. plus généralement — mais sans que ce passage soit spécifiquement étudié — H. Lavagne, Operosa antra. *Recherches sur la grotte à Rome de Sylla à Hadrien*, Paris-Rome, BEFAR 272, p. 439-511, spéc. p. 503-511 pour l'ambivalence de la grotte chez Ovide.

85. Cf. par exemple l'histoire de Salmacis, en IV, v. 390.

sylvestre et maritime, est déjà présente chez Virgile [86], pour qui Circé est aussi, d'une autre manière, une figure de frontière. Le fait que Circé apparaisse dans le dernier vers du chant XIII, en position finale, avant d'être citée à nouveau au v. 10 du chant XIV, manifeste bien cet aspect, confirmé par le diptyque que forme l'histoire de Galatée / Polyphème / Acis, à la fin du chant XIII et celle de Glaucus / Scylla / Circé au début du chant XIV [87]. Cette fonction symbolique assignée à la magicienne est déjà présente chez Virgile, puisque Circé fait partie des personnages évoqués au moment où Énée prend pied en Italie, mais l'amplification de son rôle, l'insertion de ses initiatives dans la trame des *Métamorphoses* révèlent une prise de position littéraire et peut-être idéologique qu'il faut, en dernier lieu, examiner.

La réécriture de l'*Énéide* que paraît constituer cette section des *Métamorphoses* est le prétexte saisi par Ovide pour se livrer à des déplacements, des distorsions dont certains sautent aux yeux : alors que Virgile ne faisait intervenir qu'en passant, comme un rappel homérique nécessaire, la demeure de Circé longée par Énée, Ovide accorde à la fille du Soleil un rôle dynamique, une emprise sur toute cette zone de contact entre Grecs et Latins que constitue le rivage situé entre le détroit de Messine et la campagne des Laurentes, en passant par le promontoire de Circé. L'intervention de Circé dans l'histoire de Scylla, à partir du motif hellénistique des amours de Glaucus et Scylla [88], est une création, sans doute, d'Ovide, que le poète « fait passer » en rappelant le rôle de l'écueil dans l'*Odyssée* [89]. Rien de tout cela chez Virgile qui mentionne de manière assez fidèlement homérique Charybde et Scylla [90], sans allusion à Circé.

En revanche, les liens entre Picus et Circé existent bien, et de manière tout autre que marginale, dans un second passage du chant VII [91] de l'*Énéide* : Picus subit, selon un motif mythologique dont on trouve des attestations antérieures [92], une transformation en oiseau due à Circé, prédisposé par son nom sans doute à opérer une telle métamorphose [93], que l'on retrouve, nous l'avons vu, chez Ovide. Mais l'introduction du personnage de Canens donne un sens tout à fait différent à l'histoire : alors

86. Ce point est mis en évidence par C. P. Segal, art. cit., 1968, p. 440-441.

87. Sur les convergences entre les deux récits, cf. B. R. Nagle, « A trio of love-triangles in Ovid's *Metamorphoses* », *Arethusa*, 21, 1988, p. 75-98.

88. La liste des auteurs, en majorité alexandrins, ayant traité l'*epyllion* relatif à Glaucus d'Anthedon est livrée par Athénée, *Deipnosophistes*, VII, 296a-297b ; les amours de Glaucus et Scylla seraient une invention de la poètesse du IIIe siècle Hedylè : Cf. H. Lloyd-Jones et P. Parson, *Supplementum Hellenisticum*, Berlin-New York, 1983, p. 456.

89. Cf. *Met*., XIV, v. 70-74.

90. Cf. Verg., *Aen*., III, v. 420-436 ; 555-569.

91. Verg. *Æneid*., VII, v. 189-191 : *Picus, equum domitor, quem capta cupidine coniunx/ aurea percussum uirga uersumque uenenis/ fecit auem Circe sparsitque coloribus alas* (« Picus, dompteur de chevaux, était là, assis, lui que son épouse, égarée par la passion, d'un coup de sa baguette d'or, avec l'aide de ses charmes — c'était Circé —, changea en un oiseau, semant ses ailes de couleurs »).

92. Cf. F. Bömer, *op. cit*., p. 109 ; l'*Ornithogonia* d'Aemilius Macer, ouvrage connu d'Ovide, traitait selon Nonius (*De compendiosa doctrina*, 518 M) la métamorphose de Picumnus et pourrait avoir influencé le récit d'Ovide : cf. V. Stoffelen, « Vergil's Circe : sources for a sorceress », *AC*, 63, 1994, p. 121-135, p. 134.

93. Le nom de κίρκος signifie « faucon » : cf. J. J. O'Hara, *True Names*, Ann Harbor, 1996, p. 291.

que chez Virgile, d'une manière paradoxale qui a posé problème aux commentateurs comme Servius [94], Circé est l'épouse (*coniux*) de Picus et par là même l'ancêtre de la race des Latins, puisqu'il est le père de Faunus et le grand-père de Latinus [95], Ovide inscrit la métamorphose opérée par Circé dans le récit étiologique rattaché à la statue de Picus [96], mais rend impossible la fécondité du couple Circé / Picus puisque Picus est uni à la seule Canens.

Virgile, en faisant de Circé l'ancêtre des Latins, reprenait une tradition ancienne, attestée dès la *Théogonie* d'Hésiode, selon laquelle Latinus, ainsi que, selon les variantes, Télégonos, ou encore Agrios et Auson, étaient les fils d'Ulysse et Circé [97], tradition reprise à Rome par la *gens Mamilia*, comme nous le rappellent plusieurs témoignages augustéens [98] ; Circé est aussi revendiquée comme archégète de plusieurs peuples italiques [99], et il est clair que son ancrage dans les traditions locales tyrrhéniennes, sans doute à partir d'une matrice eubéenne, remonte à une date ancienne, peut-être dès le VIII^e^ siècle [100], même s'il faut rappeler qu'Homère situe l'île de Circé du côté des limites orientales du monde [101]. Virgile tire du côté des Latins un fonds légendaire en effet né aux confins de la Campanie et du Latium. Cette adoption de Circé dans la généalogie des rois du Latium témoigne de l'ambiguïté du personnage chez Virgile : dans le chant III de l'*Énéide*, quand Hélénos délivre des conseils de prudence au héros troyen arrêté en Épire, la mention des *Circaea litora* fait de la magicienne l'emblème des rivages dangereux qui constituent, comme la côte Adriatique, une Italie trompeuse qu'Enée doit éviter [102], mais avec l'histoire de Picus, au chant VII, Circé se voit comme adoptée, latinisée, à l'instar de Palinure ou de Gaëte [103], personnages éponymiques qui font l'objet de

94. Cf. Serv., *Ad Aen.*, VII, 189 : coniunx *uero non quae erat sed quae esse cupiebat*.

95. Cf. Verg., *Aen.*, VII, v. 45-49 ; Virgile suit sans doute une généalogie fournie par Varron, cf. *De Gente pop. Rom.*, fr. 27 Fraccaro.

96. Cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 312-315.

97. Cf. pour Latinos et Agrios, Hes., *Theog.*, v. 1011-1016, vers de la section finale du poème considérés comme une adjonction tardive (fin du VI^e^ siècle) ; Hyg., *Fab.*, 127 ; Serv., *Ad Aen.*, I, 273 ; Johan. Lyd., IV, 4 ; sur Auson, cf. Serv., *Ad Aen.*, VIII, 328 ; *schol. Lyc. Alex.*, 44 ; cf. sur ces généalogies : R. Moorton, « The genealogy of Latinus in Vergil's *Aeneid* », *TAPhA*, 118, 1988, p. 253-259.

98. Cf. Liv., I, 49, 9 ; Dion. Hal., IV, 45 ; Ov., *Fast.*, III, 91-92, IV, 69-72, pour Télégonos archégète de la *gens Mamilia*.

99. Pline qualifie Circé d'*Itala* : cf. *nat.*, XXV, 5, 11. faut mentionner par exemple la tradition lui attribuant comme fils Ardeas, fondateur d'Ardée (cité à laquelle Ovide accorde une place importante dans le chant XIV), et Prainestos, œciste de Préneste, ou encore Rhomos : cf. M. Bettini et C. Franco, *op. cit.*, p. 306, n. 104, avec bibliographie.

100. Cf. C. Ampolo, « la ricezione dei miti greci nel Lazio. L'esempio di Elpenore ed Ulisse al Circeo », *PP*, 49, 1994, p. 268-279.

101. Cf. A. Ballabriga, *op. cit.*, p. 139-153.

102. Verg., *Aen.*, III, v. 381-387 :*Principio Italiam, quam tu iam rere propinquam / uicinosque, ignare, paras inuadere portus, / longa procul longis uia diuidit inuia terris. / Ante et Trinacria lentandus remus in unda / et salis Ausonii lustrandum nauibus aequor / infernique lacus Aeaeaeque insula Circae, / quam tuta possis urbem componere terra* (« D'abord l'Italie, que tu crois déjà proche — et tu te prépares, ignorant, à pénétrer près d'ici dans ses ports —, une longue route déroutante, bordée de longues terres, t'en sépare bien loin. Ta rame devra d'abord se ployer dans les ondes de la Trinacrie, il te faudra d'abord mener tes navires sur les eaux de la mer d'Ausonie, aux lacs infernaux, à l'île de Circé l'Éeenne, avant qu'en une terre sûre tu puisses établir ta ville »).

103. Pour Caïète, il faut mentionner la notice rapportée par Diodore de Sicile, IV, 56, 6, selon laquelle Caïète s'appelait originellement Aiété, d'après Aiétès, père de Médée et frère de Circé (ou père de Médée et de Circé, cf. *infra*).

cultes locaux, comme Cicéron nous l'indique pour Circé [104]. On passe d'ailleurs de la mention de l'île de Circé, comme chez Homère, à celle de ses *litora*, inclus dans le territoire italien.

Dans les *Métamorphoses*, le traitement réservé à Circé apparaît finalement moins malléable : si elle s'impose comme un personnage central, unifiant, dans la fin du chant XIII et le début du chant XIV, cela n'est sensible qu'avant que le récit ne se concentre sur l'archéologie et l'histoire de l'Italie, qui vont constituer le terreau narratif jusqu'à la fin du livre XV ; l'histoire de Picus, Circé et Canens, dans sa dimension faussement étiologique, marque le pivot vers cette nouvelle orientation du poème. Ovide semble conserver à Circé une forme d'étrangeté par rapport à la matière proprement italique, qui donne toute leur force aux récits du début du chant XIV, où Circé violente, souille la pureté du rivage et du sol de l'Italie, représentée en particulier par Canens.

Pour comprendre cette orientation, il peut être utile de mentionner une notice de l'annaliste Cnéius Gellius, rapportée par Solin [105] et qui indique la parenté entre Médée, Circé et Angitia [106]. Cette triple filiation est attestée par le seul Gellius, sans doute parce que dans sa reconstitution de la protohistoire de la culture de l'Italie, il reprend divers filons. Mais la parenté entre Médée et Circé est bien connue : elles ne sont sœurs que dans une version secondaire du mythe, défendue par le grammairien et poète alexandrin Denys Skytobrachion, contemporain de Gellius, qui fait de Circé, Médée et Aegialée les enfants d'Hécate et d'Aiétès [107]. Dans l'*Odyssée* et la *Théogonie* d'Hésiode, Circé est la tante de Médée. Selon Diodore de Sicile [108] c'est parce qu'elle avait surpassé sa mère Hécate dans l'art de l'empoisonnement que Circé avait dû fuir la région du Pont et s'exiler vers le Circaeon tyrrhénien. Ovide, sans préciser cette filiation, cite les invocations à Hécate prononcées par Médée [109] et, surtout, établit un lien explicite entre les épisodes de Médée au chant VII et Circé au chant XIV : la métamorphose opérée par Médée annonce celle que va opérer Circé [110].

Or, les deux figures de magiciennes, selon Gellius, sont liées à l'archéologie de la terre et des peuples d'Italie, Médée étant dans le passage que

104. Cf. Cic., *De nat. deor.*, III, 19.

105. Cn. Gellius *ap.* Solin., II, 28 (= fr. 8 Chassignet) : *Cn. Gellius Aeetae tres filias dicit Angitiam Medeam Circen : Circen Circeios insedisse montes, carminum maleficiis uarias imaginum facies mentientem ; Angitiam uicina Fucino occupauisse ibique salubri scientia aduersus morbos resistentem, cum dedisset homines uiuere, deam habitam ; Medeam ab Iasone Buthroti sepultam filiumque eius Marsis* imperasse (« Cn. Gellius dit qu'Aeétès eut trois filles, Angitia, Médée et Circé ; Circé s'était établie dans les monts Circéens et, par ses enchantements, contrefaisait l'apparence physique d'êtres de toutes sortes ; Angitia avait occupé les bords du lac Fucin, et là, combattant les maladies grâce à sa science salutaire, comme elle avait donné aux hommes de vivre, elle fut tenue pour une déesse ; Médée fut ensevelie par Jason à Buthrote et son fils commanda aux Marses »[trad. M. Chassignet dans la C.U.F.]).

106. Nous avons étudié cette notice dans un article, « Médée en Italie : le témoignage de l'analistique », à paraître dans les *Actes* de la journée d'étude sur Médée de 2004, édités par A. Berra, B. Cuny-Le Callet et C. Guérin, sous presse.

107. Cf. Diod. Sic., IV, 45, 3 ; cf. aussi *schol. in Ap. Arg.* III, 200= *FGrHist* 32 F Ia.

108. Cf. Diod. Sic., IV, 55, 4-7.

109. Cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 44 et 204.

110. Ov., *Met.*, VII, v. 233-234 : *Carpsit et Euboica uiuax Anthedone gramen, / nondum mutato uulgatum corpore Glauci* (« Elle [= Médée] cueille à Anthédon, près de l'Eubée, une herbe vivifiante, qui n'était pas encore célèbre par la métamorphose de Glaucus »).

nous avons cité mère de Marsos, héros éponyme des Marses, filiation attribuée précisément à Circé selon Pline [111] le trajet des Argonautes tel que le rappelle Apollonios de Rhodes, rapproche précisément, sur un plan géographique, Circé et Médée, puisque la nef Argo fait halte en Occident chez Circé pour que Médée y soit purifiée du meurtre d'Absyrtos [112]. L'*Alexandra* de Lycophron [113] associe le périple d'Énée à ce double patronage, puisque la prophétesse indique qu'« il fondera le fort dans les profondes forêts du mont Circé, l'illustre et vaste port d'Aiétès, mouillage d'Argo, les eaux du lac Phorké, dans la contrée des Marses » [114]. Si Virgile passe sous silence cet aspect de la topographie du Circeion, il mentionne la troisième sœur, Angitia, qui apparaît elle aussi au chant VII de l'*Énéide*, comme une divinité marse, dont le *nemus* est évoqué à propos des herbes et des chants utilisés par le prêtre Umbro, vainement, pour guérir la blessure de Latinus [115]. L'utilisation bénéfique des herbes par Angitia elle-même est plus tard développée par Silius Italicus [116] : cette sœur bienfaisante offre un contrepoint saisissant à l'égard de la maîtresse ès-herbes du chant XIV des *Métamorphoses*, dont l'utilisation des plantes conduit au contraire à *inquinare*, infecter les lieux les plus paisibles [117] : l'attaque contre Picus, roi des Ausones, petit-fils de Saturne, est une atteinte portée à l'Italie de l'âge d'or, à cette terre idéalisée que Virgile exalte plus explicitement dans les *Géorgiques* et à laquelle renvoie le destin de Canens. Ovide se plaît à ébranler la description virgilienne de cette Italie originelle à laquelle Énée aborde au chant VII de l'épopée. Circé constitue à cet égard un agent privilégié, puisque ses pouvoirs inquiétants de métamorphose servent à exprimer, comme l'a remarqué Ph. Hardie, des doutes sur l'éternité de Rome [118], auxquels le long passage consacré à Pythagore donne un prolongement plus clair. Mais l'interprétation inverse est possible : Circé rendant aux bêtes leur forme humaine, elle a pu bénéficier d'une image favorable chez les Pères de l'Église [119].

111. Plin., *nat.*, VII, 15.

112. Cf. Ap. Rhod., *Arg.*, IV, 557 s. Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre article « Traits de romanisation de l'épopée grecque chez Valérius Flaccus », dans A. Bonadeo, A. Canobbio et F. Gasti (éd.), *Filellenismo e identità romana in età Flavia. Atti della VIII Giornata Ghisleriana di filologia classica, Pavia, 10-11 nov. 2009* (*Studia Ghisleriana* 8), Pavie, Ibis, 2011, p. 191-208, spéc. p. 204-206.

113. Lyc., *Alex.*, v. 1272-1275 : Τὺρσιν μακεδνὰς ἀμφὶ Κιρκαίου νάπας/ Ἀργοῦς τε κλεινὸν ὅρμον Αἰήτην μέγαν/ λίμνης τε Φόρκης Μαρσιωνίδος ποτὰ...

114. Traduction d'A. Hurst dans l'édition de la C.U.F.

115. Mise au point récente sur Angitia et étude comparée des figure de Médée et Angitia dans la poésie latine chez M. J. Falcone, « Medea e Angitia : possibili intersezioni nella cultura latina », *Aevum*, 85-1, 2011, p. 81-98.

116. Sil. It., *Pun.*, VIII, v. 495-499 : ... *at Marsica pubes / et bellare manu et chelydris cantare soporem / uipereumque herbis hebetare et carmine dentem. / Aeetae prolem, Angitiam mala gramina primam / monstrauisse ferunt tactuque domare uenena* (« Mais la jeunesse marse sait à la fois se battre à l'épée et charmer les serpents jusqu'à les endormir, et connaît les formules et les herbes qui rendent sans danger la morsure des vipères. C'est une fille d'Aeétès, Angitia, qui, dit-on, leur apprit à connaître les plantes dangereuses et à soumettre en les touchant les bêtes à venin » [trad. G. Devallet dans la C.U.F.]).

117. Cf. Ov., *Met.*, XIV, v. 55-56 : *Hunc dea praeuitiat portentificisque uenenis / inquinat.*

118. Cf. P. Hardie, « Augustan poets and the mutability of Rome », dans A. Powell (éd.), *Roman Poetry and Propaganda in the Age of Augustus*, Bristol, BCP, 1992, p. 59-82.

119. Cf. L. Gosserez, « Une métamorphose allégorique, les bêtes de Circé vues par les Pères de l'Église », *Gaia*, 7, 2003, p. 85-96.

Il apparaît donc que la mise en valeur du personnage de Circé qui ne peut manquer de frapper le lecteur des *Métamorphoses* est une réponse directe au traitement virgilien de la magicienne. Si la Circé de l'*Énéide* peut trouver sa place dans la transformation de Troie en Rome qu'elle ne peut représenter que si elle est introduite dans une généalogie latine, acceptable, la Circé d'Ovide ne peut être apprivoisée : être de frontière [120], être élémentaire, fille d'un Titan et du Soleil, régnant sur les zones liminaires du Latium, elle constitue une menace pour l'intégrité de ce territoire italien dont Ovide conteste la description figée donnée par Virgile. Circé, comme le dit Ovide, est une figure grecque, mais, comme il le fait pour Médée qu'il rattache à l'orphisme, le poète utilise des traditions érudites associant Circé à la région marquée la première par la colonisation grecque : comme le rappelle un passage des *Fastes* [121], la Circé d'Ovide, loin d'être latinisée, appartient à cette Grande Grèce que constituait la première Italie. Ovide s'amuse, avec cette magicienne d'exception, à infléchir la vision de l'histoire nationale primitive établie par Virgile.

---

120. Aspect bien dégagé par N. Marinatos, « Circe and liminality : ritual background and narrative structure », dans Ø. Andersen et M. W. Dickie (éd.), *Homers World. Fiction, Tradition, Reality*, The Norwegian Institute at Athens, Bergen, 1995, p. 133-140.

121. Ov., *Fast.*, IV, v. 63-70 : *Italia nam tellus Graecia maior erat. / Venerat (...) / dux quoque Neritius : testes Laestrygones extant / et quod adhuc Circes nomina litus habet* (« L'Italie était alors la Grande Grèce. (...) Le maître de Nérite y était aussi venu : témoins, les Lestrygons et le rivage qui porte encore le nom de Circé » [trad. H. Le Bonniec dans la C.U.F.]).